

[211]

Asklèpios montagnard :

médecine, cueillette et serpents des montagnes dans la littérature scientifique de l'Antiquité.

Loin de la cité, au-delà des champs et des parcours qui l'entourent, les montagnes dressent leurs cimes couvertes de bois ou de maquis. Les chercheurs de remèdes végétaux, qui constituent un rouage si important de l'économie antique en matière de pharmacie, y ont-ils cherché leurs simples ? Ont-ils particulièrement apprécié ces lieux difficiles d'accès et souvent plus sauvages que les abords de la *polis* ? Telle sera notre première interrogation. Nous verrons que l'on peut supposer, en effet, un tel attrait, du moins dans certains cas, pour certains remèdes ou pour certains lieux particuliers. Nous verrons aussi que cet attrait pour les lieux élevés est en tout cas, par ailleurs, bien représenté dans l'imaginaire contemporain des plantes médicinales. Mais l'attrait a-t-il les mêmes raisons dans le lointain passé des *rhizotomoi* et dans le passé récent des guérisseurs et cueilleurs de remèdes simples ? Il me semble que l'on peut montrer, à partir d'exemples précis, que d'autres mécanismes étaient en jeu.

Il serait très dangereux, et pour tout dire maladroit, pour une recherche de cet ordre, de partir d'une liste de végétaux connus de nos ouvrages botaniques modernes, et qui apprécient les biotopes montagneux, et d'essayer de vérifier s'ils étaient appréciés par les pharmacologues antiques : les équivalences entre les phytonymes anciens et modernes sont parfois mal établies, et souvent trompeuses (se fonder sur elles serait croire trop naïvement au recouvrement possible, pièce à pièce, de deux systèmes taxinomiques par trop éloignés dans le temps). Il vaut mieux essayer de nous rendre compte si les anciens eux-mêmes ont noté, pour tel ou tel de leurs simples, qu'il s'agirait de plantes de montagne, ou qui préfèrent la montagne. [212]

Le traité de Dioscoride *Sur la matière médicale* constitue une source tentante pour une telle recherche. On notera d'abord, plutôt à titre de curiosité, que le livre V, qui comprend les chapitres sur les simples minéraux et les vins parfumés, ne comporte presque aucune occurrence des mots *ὄρος*, "montagne", et *ὄρεινός*, "montagneux". Le lecteur naïf et germanophone aurait pu attendre que l'on parle de montagnes là où l'on parlait de mines et de minerais, mais non, les montagnes sont plutôt le lieu de la croissance de telle ou telle plante. Parmi les quelque six-cents notices qui forment ce qui est de l'ordre de la botanique médicale dans le traité (à l'exclusion donc des parties consacrées aux minerais, aux vins, et aux animaux ou produits animaux), on constate environ quarante-cinq occurrences des mots *ὄρος*

et ὄρεινός (à tous les cas). Ce n'est pas énorme, mais ce n'est pas négligeable, compte tenu que, d'une part, bien des notices ne comportent pas d'indication sur le milieu où poussent les simples en question, et que d'autres part, une partie des autres indications données ici et là par le médecin pourraient bien recouvrir des biotopes sinon montagneux, du moins de colline, par exemple le terme τραχύς, "rude, inégal", sur lequel j'ai jadis commis une notule¹. Il faut observer en effet que la notion même de montagne n'est pas forcément claire et univoque. En tout état de cause, il est manifeste que les anciens n'ont pas recherché la haute-montagne, l'étage nival tel qu'il est fréquenté par les alpinistes contemporains, et que par ailleurs les collines abruptes recevaient bien souvent le nom de montagnes, soit qu'elles fussent conçues comme telles ou que l'absence de mesure de l'altitude les fit paraître plus hautes qu'elles n'étaient.

Bien des espèces sont donc présentées par Dioscoride comme "montagneuses", et parmi elles figurent quelques médicinales majeures, qui nous serviront à introduire notre propos et à montrer de façon en somme "qualitative" la valorisation des milieux élevés dans l'Antiquité.

On sait que l'ellébore des anciens regroupe deux taxons bien différents, d'ailleurs distingués chez les médecins, l'ellébore noir (correspondant à plusieurs espèces du genre *Helleborus* des modernes) et l'ellébore [213] blanc, notre vétrate (*Veratrum album* L.). L'une et l'autre espèce étaient utilisées pour des purgations plus ou moins violentes. Pour l'ellébore blanc, Dioscoride précise qu'il pousse "dans les lieux montagneux"². Théophraste confirme cette notule : "Le meilleur de tous, c'est celui de l'Oeta"³. Le vétrate est en effet un orophyte strict, au sens des floristes modernes⁴. Notre médecin souligne aussi l'importance de cette espèce dans la tradition pharmaco-botanique savante, et cite l'un des auteurs qui ont contribué à en parfaire la connaissance et le dosage, Philonide d'Enna⁵. On sait que le dosage de l'ellébore était une question étudiée depuis le Ve siècle au moins, grâce à un témoignage de

¹ Les deux termes ὄρεινός et τραχύς sont parfois associés, par ex. III, 91 (ἄλυσσον : sans doute une biscutelle). Cf. aussi P. Luccioni, "Remarques sur un terme utilisé par Dioscoride dans la description des milieux : τραχύς" in *Paysages et milieux naturels dans la littérature antique*, Actes de la table ronde organisée au Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Occident Romain de l'Université Jean Moulin Lyon 3 (25 sept. 1997), édités par C. Mauduit et P. Luccioni, Lyon, 1998 [= Collection du CEROR, nouvelle série, n°17], pp. 113-122.

² Diosc., *De mat. medica*, IV, 148, 1.

³ H.P. IX, 10, 4. Malgré l'expression peu claire de Théophraste dans ce passage, il faut bien comprendre ici qu'il s'agit du vétrate, et non de l'ellébore des modernes, cf. S. Amigues, note 10 ad loc. de l'édition de Théophraste, *Recherches sur les plantes*, p. 140.

⁴ On le trouve à partir de 900 m environ en France méridionale.

⁵ Ce médecin est peut-être identique avec un Philonide de Dyrrachium, cf. *RE* XX, 1 (1941), coll. 73-74, art. Philonides, n°6 (E. Bernert) ; Diosc., *De mat. medica*, IV, 148, 3.

Ctésias de Cnide (chez Oribase, *Coll. med.*, VIII, 8).

Autre grande médicinale, le grain de Cnide a contribué, si l'on peut dire, à la distinction, qui est d'ailleurs peut-être en partie de l'ordre du fantasme d'historien, entre deux écoles de la médecine ancienne, Cnide et Cos ; il serait donc difficile de trouver une plante qui représente mieux la médecine grecque dans ses premiers tâtonnements. Dioscoride écrit : *φύεται ἐν ὄρεινοῖς καὶ τραχέσι τόποις*, "il pousse dans les lieux montagneux et rudes"⁶. La plante en question serait le garou, *Daphne gnidium* L. Cette plante n'est pas, au regard des botanistes modernes, une plante de montagne : elle apprécie les localités chaudes des collines côtières. Mais ce qui semble surtout avoir frappé les collecteurs anciens, c'est le fait qu'elle pousse dans les lieux sauvages ou rudes, en somme au-delà de l'espace bien circonscrit de l'*ager* où passe la charrue.

Evoquons encore le cas d'une autre médicinale illustre⁷, la pivoine, *παιωνία* ou *γλυκυσίδη*. Certes, le Dioscoride de Wellmann ne nous dit pas qu'elle pousse dans la montagne (aucune indication de milieu ne nous est donnée : la plante est trop connue, peut-être), encore que l'un des noms qu'il lui donne, "doigt du mont Ida", laisse entendre qu'il s'agit bien là d'un orophyte. Mais c'est un petit traité, d'ailleurs assez [214] tardif⁸, contenu dans un manuscrit astrologique de Madrid qui comble cette lacune de notre médecin ; l'auteur du traité anonyme "sur la pivoine", après avoir dressé le catalogue des vertus de cette plante efficace tant contre les maladies que contre tous les démons etc., reprend l'ensemble du chapitre dioscoridien, mais y ajoute une ligne pour signaler dans quel milieu pousse son herbe fétiche ; il écrit : *φύεται δὲ ἐν ὑψηλοτάτοις [καὶ] ὄρεσι καὶ ἀκρωτηρίοις*, "elle pousse dans les montagnes les plus élevées et sur les cimes" (*CCAG* 11, 2, p. 165, l. 31⁹). C'est en effet ce que constate le botaniste moderne ; la plante est rarement très abondante, mais l'éclat splendide de ses fleurs, au milieu des pierriers calcaires de moyenne altitude (jusque vers 2000 m en localités bien ensoleillées), peut bien expliquer qu'on lui ait prêté de multiples vertus, comme l'ont fait certains médecins et de nombreux guérisseurs anonymes de la fin de l'Antiquité.

Au-delà de ces espèces remarquables, bien des plantes poussent de préférence dans les montagnes : l'un des nards, le nard "syriaque" occupe les montagnes qui séparent la "Syrie" de l'"Inde"¹⁰, mais il faut le distinguer du "nard des montagnes" (*ὄρεινή*) qui vient de la même

⁶ Diosc., *De mat. medica*, IV, 172, 3.

⁷ Sur l'importance de ce simple, cf. en part. Théophraste, *H.P.* IX, 8, 6.

⁸ La mention de l'"archange" (p. 164, l. 34 Zuretti) indique une date assez basse.

⁹ Il s'agit d'un traité *Περὶ παιωνίας καὶ ὅσα ποιεῖν δύνανται* (e cod. Matrit. Bibl. Nat. 4616, fol. 159, = cod. 34 Zuretti, appendix pp. 164-166), "Codices Hispanienses" pars II, éd. K. O. Zuretti, Bruxelles, 1934 ; *Catalogus codicum astrologorum Graecorum* 11.2. Il est copié de la main de Constantin Lascaris.

¹⁰ Diosc., *De mat. medica*, I, 7, 1.

région, ainsi que de Cilicie¹¹. L'asaret pousse dans les lieux montagneux et ombragés¹². L'hélénion (ἑλένιον) pousse dans les lieux montagneux, ombragés et humides¹³. On rencontre encore une achillée (πιταρμική) dans les lieux "montagneux et pierreux"¹⁴.

Il y aurait bien d'autres exemples de ces simples des lieux "montagneux"¹⁵. Parfois aussi ce n'est pas tant une espèce qu'un type à l'intérieur d'une espèce qui est donné comme préférable par le médecin. Lorsqu'il évoque l'huile de laurier, notre auteur écrit : "Le meilleur, pour cette préparation, c'est le laurier que l'on trouve dans les montagnes et qui a la feuille plate¹⁶ ;"

[215] Il ne faut sans doute pas entendre par là une espèce différente, mais bien un type que nous sommes tentés d'appeler "écologique", un "écotype" sans doute lié à un milieu plus ombragé et frais. De même pour un liseron (κλύμενον)¹⁷, pour le narcisse¹⁸, pour une plante difficile à identifier qui serait peut-être un lamier¹⁹, pour une germandrée, dont l'espèce qui n'est pas montagnarde a un parfum moins vif et est plus inerte²⁰

Il arrive que l'on nous précise de quelles montagnes il s'agit : une herbe appelée "panacée de Chiron" pousse, comme l'on s'y attend, "surtout sur le mont Pélion²¹". On trouvera de même la meilleure absinthe "dans la montagne appelée Taurus²²".

Il arrive, enfin, que les simples en viennent à porter la montagne dans leur nom, si l'on peut dire, comme cette ombellifère appelée par Dioscoride, à la suite de Théophraste et d'autres, ὄρεοσέλινον, "ache de montagne"²³, ou encore le "calament de montagne", καλαμίνθη ὄρεινή²⁴.

La conclusion que l'on peut tirer de toutes ces observations, à savoir qu'il y a effectivement une valeur ajoutée aux plantes des montagnes, avait du reste été annoncée clairement par Dioscoride dans sa préface : "Sur ce point-là aussi, il y a une grande différence : selon que l'on cueille lors de périodes de sécheresse ou de pluie, et selon que les lieux sont montagneux, élevés, ventés, froids et secs ; car les vertus de ces plantes-là sont plus

¹¹ *Ibid.* I, 9.

¹² Diosc., *De materia medica*, I, 10, 2 (ἄσαρον).

¹³ *Ibid.* I, 28.

¹⁴ Diosc., *De mat. medica*, II, 162.

¹⁵ Cf. Diosc., *De mat. medica* III, 12 ; III, 51, 1 ; III, 92 ; III, 106 ; III, 111 ; III, 128, 2 ; IV, 6 ; IV, 88 ; IV, 117 ; IV, 122 ; IV, 145 ; IV, 146 ; IV, 184 ;

¹⁶ Diosc., *De mat. medica*, I, 40, 2.

¹⁷ Diosc., *De mat. medica*, IV, 13.

¹⁸ Diosc., *De mat. medica*, IV, 158.

¹⁹ Λευκάς, *De mat. medica*, III, 99. L'espèce montagnaise est plus âcre et plus efficace que l'espèce cultivée.

²⁰ Diosc. *De mat. medica*, III, 110.

²¹ Diosc., *De mat. medica*, III, 50.

²² Diosc., *De mat. medica*, III, 23, 1.

²³ Diosc., *De mat. medica*, III, 65. Elle pousse, nous dit l'auteur, "dans les pierres et les lieux montagneux".

²⁴ Diosc., *De mat. medica*, recension alphabétique ("RV" de Wellmann), III, 35.

vigoureuses²⁵".

On trouverait quelques siècles plus tôt chez Théophraste des passages qui vont tout à fait dans le même sens : "Certaines <espèces> recherchent les endroits frais, comme la centaurée, l'absinthe, et les espèces dont les racines ou le suc ont des propriétés [216] médicinales, par exemple l'ellébore, la momordique, la scammonée <et> presque tous les simples²⁶". Théophraste dira encore que les principaux pays producteurs de simples, en Grèce, sont le Pélion, le Téléthron en Eubée, le Parnasse, ainsi que l'Arcadie et la Laconie²⁷ ; on voit que les territoires montagneux sont les plus représentés dans cette liste. Et Théophraste ne cite pas la Crète, qui aura tant d'importance dans le commerce des simples à l'époque romaine, et à propos des montagnes de laquelle un bel article de Chaniotis a fait le point il y a quelques années²⁸.

Théophraste, auteur féru de théorie, a bien sûr tenté une explication de ces particularités des simples endémiques des lieux montagneux, explication qui est de l'ordre de ce que l'on pourrait appeler une lecture écologique ou climatique (au sens moderne du mot climat) des vertus des simples, et qui s'accorde bien avec les remarques générales que nous avons lu tout à l'heure dans la préface du *De materia medica*. Nous la trouvons dans le *De caulis plantarum* : "Chaque région est propre à une qualité particulière, de même que pour les fruits ; certaines régions ne parviennent pas à donner leur coction convenable aux vertus médicinales ; car de l'ellébore noir, et bien d'autres racines, on en trouve en bien des endroits, mais ils sont pour ainsi dire sans tranchant et sans force. Il paraît par là qu'elles ont besoin d'air froid et venteux, ainsi que d'une quantité mesurée de nourriture ; il semble donc qu'il y ait abondance de plantes médicinales dans les montagnes, et surtout dans les montagnes les plus hautes et les plus grandes²⁹". On pourrait sans doute aller plus loin, et rechercher chez Théophraste les raisons de cette raison, notamment en explorant la relation entre [217] certaines qualités telle la *δριμύτης* et les vertus médicinales³⁰. Ce serait l'objet d'une autre

²⁵ Diosc., *De mat. medica, prooem.* 6 : *μεγάλη γὰρ κὰν τοῦτω ὑπάρχει διαφορὰ παρὰ τὸ αὐχμῶν ἢ ὄμβρων παραγινόμενων τὴν συλλογὴν ποιεῖσθαι, ὡς καὶ παρὰ τὸ ὄρεινοὺς καὶ ὑψηλοὺς καὶ διαπνεομένους καὶ ψυχροὺς καὶ ἀνύδρους εἶναι τοὺς τόπους· ἰσχυρότεροι γὰρ αἱ δυνάμεις αὐτῶν.*

²⁶ *H. P.* IV, 5, 1 : *ἐνια τοὺς ψυχροὺς ζητεῖ τόπους, καθάπερ κενταύριον, ἀψίνθιον, ἔτι δὲ τὰ φαρμακώδη ταῖς ῥίζαις καὶ τοῖς ὀποῖς οἶον ἐλλέβορος ἐλατήριον σκαμμωνία σχεδὸν πάντα τὰ ῥιζοτομούμενα.*

²⁷ *H.P.* IX, 15, 4. Sur la préférence donnée aux plantes du Parnasse, cf. aussi *H. P.* IX, 16, 3.

²⁸ A. Chaniotis, "Von Hirten, Kräutersammlern, Epheben und Pilgern : Leben auf den Bergen im antiken Kreta" in *Nature et paysage dans la pensée et l'environnement des civilisations antiques, actes du colloque de Strasbourg (11-12 juin 1992)*, Paris, 1996, pp. 91-107. L'article contient en annexe une liste des simples des montagnes de Crète.

²⁹ *C. P.* VI, 13, 5 : *ἄλλη δὲ πρὸς ἄλλην δύναμιν οἰκεία χώρα, καθάπερ ἐπὶ τῶν καρπῶν· ἐνια γὰρ οὐδὲ ἐκπέττουσιν ὅλως τὰς φαρμακώδεις δυνάμεις· ἐπεὶ πολλαχοῦ καὶ μέλας ἐλλέβορός ἐστι καὶ ἄλλα τῶν ῥιζῶν, ἀλλ' ἀμβλεῖται κἀδύνατοί τινες. ἢ καὶ δόξειεν ἂν ψυχροῦ τινος ἀέρος ἅμα καὶ εὐπνου δεῖσθαι, καὶ ἔτι τροφῆς συμμετροῦ· φαίνεται δ' οὖν ἐν τοῖς ὄρεισι πλεῖστα φάρμακα γίνεσθαι, καὶ ἐν τοῖς ὑψηλοτάτοις καὶ μεγίστοις μάλιστα.*

³⁰ Pour ce qui est de la relation entre froideur du climat et plantes médicinales, on lira avec profit la note de

communication.

Signalons en passant que certaines remarques, éparses dans le texte de Dioscoride, permettraient d'étayer ces passages de Théophraste, de les corriger aussi, ou simplement de réfléchir à leur postérité. Dioscoride qualifie en effet ici et là les milieux montagneux qu'il évoque, les désignant comme ombragés³¹, comme "rudes" (*τραχέσι*, par ex. IV, 164, 1), comme "ventés" (*προσηνέμοις*, IV, 73, 2) ; et surtout il oppose bien souvent la qualité de "montagneux" à celle que les Grecs appellent *ἡμερος*, et qu'il faut traduire, pour les espèces végétales, selon le contexte, par "cultivé" ou plus prudemment, ailleurs, par "domestique" ; opposition que l'on trouvera mise en œuvre par notre médecin par exemple à propos de l'hysope³². C'est au point que *ὄρεινός* "montagneux" en vient presque à être un synonyme d' *ἄγριος*, "sauvage"³³.

La préhistoire de ces liens entre montagne et sauvagerie est peut-être à rechercher, par exemple, dans des passages du traité hippocratique *Airs, eaux, lieux*³⁴ qui soulignent à la fois certaines caractéristiques communes aux pays montagneux et à leurs habitants (suivant la grille d'explication de l'auteur hippocratique) et une variété des milieux dans les pays montagneux qui nous rappelle peut-être les observations que font Théophraste et Dioscoride à ce sujet. Nous ne suivrons pas cette piste de recherche, que l'on pourrait qualifier d'écologico-météorologique, parce qu'il en est une autre qui nous a paru plus prometteuse et plus étonnante.

Mais on me permettra, avant d'en venir à ce point, de comparer la situation antique et nos montagnes modernes. Car tout cela peut bien nous rappeler nos *rhizotomoi* modernes, je veux dire les cueilleurs contemporains, qui recherchent souvent dans les montagnes les lieux [218] écartés, soupçonnés d'être moins pollués, plus proche d'une nature vierge qui donnera plus de vigueur à leurs cueillettes. Je citerai d'abord, parce qu'elle est éloquente, une des informatrices de l'ouvrage récent de Denise Delcour sur le Briançonnais : "La puissance elle vient de la hauteur, plus c'est haut plus c'est fort" (Madeleine Chaud)³⁵.

Une thèse récente consacrée à l'ethnologie des simples végétaux dans la France

Suzanne Amigues au passage que nous avons cité (*H.P.* IV, 5, 1), note 2 & 3 pp. 232-233. Cf. aussi les remarques de Daniela Fausti, ici même.

³¹ Ὑποσκίσις, *De mat. medica*, I, 10, 2 ; συσκίσις, *ibid.* III, 78.

³² *De mat. medica*, III, 25 ; cf. aussi *ibid.* III, 99 à propos d'une espèce appelée λευκάς.

³³ Cf. notamment *ράφανος ὄρεινή* donné comme synonyme à *ράφανος ἄγρια*, *De mat. medica*, recension alphabétique ("RV" de Wellmann), IV, 175.

³⁴ Cf. notamment XIII, 3 (rapport entre le caractère montagneux et l'ἀγριότης d'un lieu) et XXIV, 2 (rapport entre le caractère montagneux, l'ἀγριότης et le caractère θηριῶδες des *natures*).

³⁵ D. Delcour, *Plantes et gens des hauts*, p. 61 (cf. aussi pp. 59-62 *passim* pour des réflexions générales sur les perceptions du "haut" et du "bas" etc.).

contemporaine intitule l'une de ses sections "Les bienfaits de la montagne" (Garreta, pp. 210-212) ; "la montagne, écrit-elle, est considérée comme le lieu de cueillette idéal" (p. 210) ; "réunissant les éléments primordiaux dans l'excellence de leurs principes, la montagne, dont la verticalité est déjà une figure matérielle de l'élévation, est ainsi investie d'une "hauteur positive" symbolique qu'elle transmet aux végétaux. Dans l'échelle des valeurs implicitement à l'œuvre dans l'herboristerie et qui reprennent à bien des égards les oppositions du sec et de l'humide, du pourri et du parfumé, présentes dans la pensée de la Grèce antique, puis remaniées par la pensée occidentale chrétienne, le haut et le sec occupent des positions privilégiées (...). Les plantes considérées comme les plus actives (...) viennent nécessairement des lieux élevés." (p. 211)³⁶.

Il peut paraître surprenant que cette reconnaissance des qualités propres aux milieux montagneux soit (sur un mode plus scientifique) adoptée par les chercheurs. Ainsi, une universitaire contemporaine, étudiant un livre de recettes crétoises du milieu du XXe siècle, écrit à propos de la vallée d'Amari où il fut rédigé³⁷ : "The Amari valley is, in fact, a beautifully compact example of the rich bio-diversity of Crete: steep mountain slopes, craggy foot hills, a variety of pasturage areas, and a fertile valley floor well watered year round with springs. Two factors [219] especially, the wealth of bio-diversity and the relative isolation - or intactness - make Amari a valuable resource for examining the interactions over time between human beings and their landscape." Certes, il ne s'agit pas ici, dans la citation de Patricia Clark, de rechercher les plantes, mais de rechercher les guérisseurs, les *rhizotomoi* si l'on veut ; cependant son éloge de la vallée d'Amari et des ses montagnes pourrait être adopté par bien des cueilleurs contemporains.

Il faut donc noter que la détermination des montagnes, dans l'imaginaire moderne, est d'être une sorte de lieu vide – c'est une détermination surtout négative. La montagne est en quelque sorte, comme lieu non pollué, non habité, non cultivé, un territoire du vide, pour reprendre (en la détournant) la belle expression par laquelle un historien de la sensibilité a caractérisé les rivages tels qu'ils furent inventés par le premier XIXe siècle.

³⁶ Cf. R. Garreta, *Des simples à l'essentiel. De l'herboristerie à l'aromathérapie, pratiques et représentations des plantes*, Toulouse, 2007, p. 210-212. On lira avec intérêt, dans la suite de la thèse (p. 216 notamment), la description de la lande de Montserrat changée de "lande sauvage en "jardin de plantes médicinales" par la présence de la vierge : voici une sauvagerie ambiguë qui rappelle celle dont nous parlerons tout à l'heure à propos des serpents. – Parmi les titres modernes consacrés à la cueillette en zones montagneuses, on fera une place à part au livre qui a suggéré son titre à cette communication : R. Larrère & M. de La Soudière, *Cueillir la montagne*, Lyon, 1985. Mais il portait plus sur les questions économiques posées par ces cueillettes (champignons, plantes médicinales) que sur le problème de la valeur thérapeutique, si l'on peut dire, de tel ou tel milieu.

³⁷ Cf. P. A. Clark, "Landscape, Memories and Medicine: Traditional Healing in Amari, Crete", *Journal of Modern Studies* 20, 2002, p. 339-365 (citation p. 342).

Or je crois que ce n'est en réalité pas là du tout la vision que les anciens pouvaient avoir de leurs montagnes, ou plus exactement, puisque j'ai dit que derrière le mot de "montagne", ici, il ne faudrait pas tant voir les neiges éternelles que des lieux âpres mais moins élevés que ceux auxquels nous ont accoutumés les alpinistes depuis Horace Bénédict de Saussure, plus exactement, donc, je ne crois pas que ce soit là la vision que les anciens avaient de leurs confins, de leurs hautes terres *eschatiai* qui entourent les lieux bien cultivés des abords de la cité.

La montagne des anciens, leurs confins sauvages, ne sont pas déserts ; ils sont au contraire habités. Ils sont peuplés par les bêtes sauvages, par ces animaux dont on n'a peut-être pas assez souligné encore le rôle dans l'économie de la médecine ancienne.

Un premier témoignage de cette place de l'animal dans l'économie de la guérison nous est donnée, encore une fois, par Dioscoride, dans le chapitre qui concerne la rue ou plutôt les rues (genre *Ruta*), un groupe de rutacées méditerranéennes aromatiques. Notre médecin nous avertit que la rue qui pousse aux abords montagneux du fleuve Haliacmon, en Macédoine, est dangereuse : "Celle qui pousse en Macédoine près du fleuve Haliacmon est mortelle, à ce que l'on dit, si l'on en mange ; c'est que le lieu est montagneux et plein de vipères³⁸."

On applaudira peut-être à l'à propos du scribe du *Palatinus* 77 (*manus recentior*), qui ajoute, nous dit Wellmann : ἡ δὲ ῥίζα αὐτοῦ λέγεται μῶλυ [220] ὄρεινόν, "sa racine est appelée *moly* de montagne" (comme la plante de l'*Odyssee*) – et qui fait ainsi le lien entre la banale rue des collines ensoleillées et un épisode de l'épopée dans lequel sont également associés (d'une façon certes bien différente) l'animal (les hommes pourceaux de Circé) et le *pharmakon*.

Cette fréquence des serpents aux abords de l'Haliacmon est ici une sorte d'explication aux qualités variables des différentes rues de Dioscoride, telles que les premiers mots de la notice les avaient présentées (III, 45, 1) : τὸ ὄρειον καὶ ἄγριον τοῦ ἡμέρου δριμύτερον καὶ ἄθετον πρὸς βρωσίν : "la rue des montagnes, la rue sauvage, est plus âcre que la rue cultivée, et elle ne convient pas pour l'alimentation." On a l'impression ici que la relation va dans le sens d'une sorte de contamination de la plante par l'animal ; mais dans d'autres passages nous rencontrerons plutôt la relation inverse, et il n'est pas impossible que l'idée de notre médecin soit plutôt que la montagne donne naissance à des espèces plus fortes, plus dangereuses, dont les serpents, rendus venimeux par leur consommation de ces *pharmaka*,

³⁸ Diosc., *De mat. medica*, III, 45, 5 : τὸ δ' ἐν Μακεδονία φνόμενον παρὰ τὸν Αἰλιάκμονα ποταμὸν ἀναιρεῖν φασι βρωθέν· ὄρεινός δὲ ὁ τόπος ὑπάρχει καὶ ἐχιδνῶν πλήρης.

témoignent de la présence. *Non liquet*.

Quoi qu'il en soit, le serpent semble garder, dans les textes que nous citons, le rôle d'exemple-type de la sauvagerie, de l' *ἀγριότης*, que la littérature archaïque lui avait donné³⁹. Cette sauvagerie dangereuse est directement liée à la possibilité de l'intoxication venimeuse qui existe notamment chez les vipéridés.

Cependant, il ne faudrait pas voir dans ce rapprochement entre le montagnoux, le sauvage et le toxique le dernier mot sur le problème que nous évoquons. La montagne est le lieu du sauvage, et ce sauvage est souvent rendu perceptible par la présence des animaux, en particulier des serpents ; mais le serpent est un animal ambigu, et le sauvage lui emprunte – ou lui prête ? – à l'occasion sa propre ambiguïté. Car là où croît le danger, là croît aussi ce qui sauve⁴⁰, et le serpent guérit autant qu'il menace.

Quittons la Macédoine pour la Béotie, pour ses montagnes, telles que les voit un voyageur à peine postérieur à Dioscoride, je veux dire Pausanias le Périégète : [221] "L'Hélicon, parmi les montagnes de Grèce, a une terre particulièrement riche et est couvert d'arbres cultivés ; les buissons d'arbousier fournissent partout aux chèvres les plus doux de tous les fruits. Et ceux qui habitent autour de l'Hélicon disent que les herbes et les racines qui poussent dans cette montagne n'ont point tendance à faire mourir les hommes. Et les pâturages que l'on y trouve rendent également plus faible le venin des serpents, de sorte que ceux qui sont mordus en réchappent le plus souvent, s'ils ont la chance de croiser un guérisseur de chez les Psylles ou quelque autre remède adapté. 2. Le venin, chez les plus sauvages des serpents, est funeste aux hommes comme à tous les animaux ; et ce qui contribue notamment à la force de ce venin, ce sont les pâtures ; car j'ai entendu dire par un Phénicien que dans la partie montagnaise de la Phénicie les racines rendent les vipères plus sauvages⁴¹."

³⁹ Cf. sur ce point les précisions données par Ch. Mauduit, *La sauvagerie dans la poésie grecque d'Homère à Eschyle*, Paris, 2006, p. 144 : "Les serpents sauvages."

⁴⁰ Que l'on ne s'étonne pas de lire ici une citation de Hölderlin, tirée du reste d'une pièce particulièrement "grecque", *Patmos*, en même temps que très montagnarde : "Nah ist / Und schwer zu fassen der Gott. / Wo aber Gefahr ist, wächst / Das Rettende auch. / Im Finstern wohnen / Die Adler und furchtlos gehn / Die Söhne der Alpen über den Abgrund weg / Auf leichtgebauten Brüken."

⁴¹ Paus., IX [Βοιωτικά], 28, 1-2 : *Ὁ δὲ Ἑλικῶν ὄρων τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι ἐν τοῖς μάλιστα ἐστὶν εὐγεως καὶ δένδρων ἡμέρων ἀνάπλεως· καὶ οἱ τῆς ἀνδράχνου θάμνοι παρέχονται τῶν πανταχοῦ καρπὸν αἰζῖν ἡδιστον. Λέγουσι δὲ οἱ περὶ τὸν Ἑλικῶνα οἰκοῦντες καὶ ἐν τῷ ὄρει τὰς πόας καὶ τὰς ρίζας ἥκιστα ἐπὶ ἀνθρώπου θανάτῳ φύεσθαι. Καὶ δὴ καὶ τοῖς ὄφεσι τὸν ἰὸν ποιοῦσιν ἐνταῦθα ἀσθενέστερον αἰ νομαί, ὥστε καὶ διαφεύγουσι τὰ πολλὰ οἱ δηχθέντες, ἦν ἀνδρὶ Λίβυϊ γένους τοῦ Ψύλλων ἢ καὶ ἄλλως προσφόροις ἐπιτύχῃσι τοῖς φαρμάκοις. 2. Ἔστι μὲν δὴ ὁ ἰὸς τοῖς ἀγριωτάτοις τῶν ὄφεων καὶ ἄλλως ὀλέθριος ἔς τε τοὺς ἀνθρώπους καὶ ζῶα ὁμοίως τὰ πάντα, συντελοῦσι δὲ οὐχ ἥκιστα ἐς ἰσχὺν σφισι τοῦ ἰοῦ καὶ αἰ νομαί, ἐπεὶ τοὶ καὶ ἀνδρὸς ἀκούσας οἶδα Φοίνικος ὡς ἐν τῇ ὄρεινῃ τῇ Φοινίκης ἀγριωτέρους τοὺς ἔχεις ποιοῦσιν αἰ ρίζαι.*

On sait au moins depuis Hésiode et le prologue de la *Théogonie* que l'Hélicon est un lieu particulièrement montagneux, et soumis à des influences bénéfiques, celles des Muses notamment. On note bien sûr en passant que, déjà chez Hésiode, ce n'est pas abstraitement ou simplement en tant que telles que les montagnes sont valorisées, mais bien par les rencontres qu'elles rendent possibles, c'est à dire par ceux ou celles qui les habitent⁴². Mais, pour rester avec Pausanias, nous voyons ici qu'au-delà d'une valorisation que j'ai envie d'appeler banale de l'environnement montagneux, et que nous connaissons par ailleurs (je pense aussi, par exemple, aux montagnes qui entourent si souvent la scène de l'échange bucolique etc.)⁴³ ce qui a surtout intéressé le voyageur, ce sont les *habitants animaux* de cet environnement.

[222] Ainsi, la montagne est le lieu non pas tant d'une pureté originelle des simples que de ce que l'on pourrait appeler un triangle vertueux ; non plus celui que l'on appelle ordinairement le triangle hippocratique, mais un triangle médecin/ animal/ remède : le remède pousse dans un environnement particulier qui lui permet d'acquérir éminemment certaines vertus, les animaux le connaissent (et en acquièrent à leur tour certaines vertus) et cette connaissance est ensuite transmise aux hommes, pour autant qu'ils observent les animaux. La figure du centaure médecin Chiron, hantant les forêts du Pélion, prend un autre relief si l'on comprend que ce qui est à l'œuvre dans cette valorisation positive de la montagne par les anciens, c'est en somme une sorte de synécologie rudimentaire.

Mais ce n'est bien entendu pas en tant que "milieu" que Pausanias appréhende la montagne. C'est comme un lieu du sauvage, par opposition au monde plus vivable que les hommes ont apprivoisé, si l'on peut dire, dans les plaines. Ce lieu du sauvage se reconnaît d'ordinaire aux animaux qui le peuplent— il faut se souvenir aussi que la montagne est le lieu privilégié de la chasse ! —, il se reconnaît en particulier, pour ce qui nous intéresse, à la présence des serpents, animaux ambigus. Car les serpents sont aussi associés au dieu guérisseur, Asclépios, et Pausanias le sait bien. Il visite, à Epidaure, l'un des plus grands sanctuaires d'Asclépios⁴⁴. Autour du bois consacré à Asclépios se trouvent des montagnes, le périégète le signale, dont l'une est consacrée à son père Apollon⁴⁵. Et c'est encore Pausanias qui nous rappelle que les serpents y sont sacrés, et que ce sont (par exception) des animaux

⁴² On se souviendra que les montagnes sont appelées ainsi par Hésiode : οὔρεα μακρά, θεῶν χαρίεντας ἐναύλους / νυμφέων αἰ ναίουσιν ἀν' οὔρεα βησσήεντα : "Les hautes montagnes, plaisant séjour des déesses, les Nymphes, habitantes des monts vallonnés." (*Théogonie*, 129-130).

⁴³ Sur les valorisations de la montagne en général dans l'Antiquité, cf. tout récemment une courte mise au point de F. Létoublon, "Montagnes grecques, de la géographie aux représentations", in *Cause commune*, n° 3 (printemps 2008), pp. 151-158. Et plus anciennement, l'abondante récolte de références aux montagnes antiques qu'a faite R. G. A. Buxton, "Montagnes mythiques, montagnes tragiques", in *Nature et paysage dans la pensée et l'environnement des civilisations antiques*, Paris, 1996, pp. 59-68.

⁴⁴ La terre d'Epidaure est particulièrement sacrée à Asclépios : Paus., II, 26, 3.

⁴⁵ Paus., II, 27, 7.

apprivoisés⁴⁶.

Les serpents sont bien sûr des animaux inquiétants et même dangereux, contre lesquels il faut se prémunir. Un texte peut-être tardif, la description du Pélion du Pseudo-Dicéarque, nous le rappelle. L'auteur, après avoir signalé que le Pélion est particulièrement touffu, signale la présence d'une plante qui éloigne les morsures de serpents ; les serpents sont en effet ou bien éloignés par son odeur, ou même, s'ils la touchent, tués par cette odeur, celle-ci étant cependant agréable à l'homme et [223] proche de celle du thym⁴⁷. Dans l'ensemble, le Pélion est caractérisé par notre auteur comme "riche en remèdes variés" (πολυφάρμακον, § 10) et les connaissances de ces remèdes est transmise notamment par une famille qui s'affirme descendante de Chiron (§12).

Mais on connaît aussi la valeur thérapeutique des serpents pour la matière médicale, notamment à travers les témoignages de Galien et des pharmacologues sur lesquels il s'appuie, à l'époque impériale (Andromachos notamment). Galien laisse entendre que les vipères sont particulièrement sensibles aux qualités du milieu qu'elles habitent ; il s'est en effet renseigné auprès des Marses, qui sont chargés à Rome de ravitailler les échoppes en vipères, et voici ce qu'il a appris : "Ils me dirent qu'il n'y a pas de vipères "dipsades", mais que celles qui habitent au bord de la mer ou dans des lieux riches en saumure ont la chair salée ; c'est pourquoi il y en a beaucoup de cette sorte en Libye, mais qu'il n'y en a pas en Italie, à cause de l'humidité de la région. Voici ce que j'ai entendu les Marses dire, mais je ne peux dire si ce qu'ils disent est tout à fait vrai, ou s'ils mentent sur tel ou tel point. Cependant il me semble très vraisemblable que les vipères qui habitent dans les pays cités par eux ont la chair salée. Car la chair des animaux change en fonction de leurs nourritures, – mais je ne peux prouver qu'il n'y a point d'espèce de vipères "dipsades". Le plus sûr est d'éviter de chasser les vipères de ce genre d'endroits, si c'est pour la nourriture ou la préparation de remèdes, tel que celui, illustre, que tous les médecins appellent thériaque⁴⁸."

⁴⁶ Paus., II, 28, 1. – Autres serpents montagneux chez Pausanias : il y a des serpents dans le mont Sépia, en Arcadie, mais "pas en très grand nombre" (VIII, 16, 2).

⁴⁷ *GGM I, Dicaearchi ut fertur, potius uero Athenaei descriptionis Graeciae fragmenta tria* ; le frg. qui concerne le Pélion est le fragment II p. 106-108, que le *codex Gudianus* intitule ἀναγραφή τοῦ Πηλίου ὄρους. Nous parlons de thym par commodité, puisque le thym des grecs est le plus souvent un *Coridothymus* et non notre *Thymus vulgaris*. Les serpents et la plante qui les éloigne : §§ 3-4.

⁴⁸ Galien, *De comp. med. per gen.* XI, 1 (XII 316 K) : οἱ δ' οὐδὲν ὄλως ἔφασαν εἶναι γένος ἐχιδνῶν διψάδων, ἀλλὰ τὰς παρὰ θαλάττη καὶ τόποις ἀλμυρίδα πολλὴν ἔχουσι διατρωμένας ἀλμυρὰν ἴσχειν τὴν σάρκα, διὸ καὶ κατὰ Λιβύην πολλὰς γίνεσθαι τοιαύτας, ἐν Ἰταλίᾳ δ' οὐκ εἶναι διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς χώρας. τὰτα μὲν οὖν ἤκουσα τῶν Μαρσῶν λεγόντων, οὐ μὴν ἔχω βεβαίως εἰπεῖν εἴτ' ἀληθεύουσι τὸ σῦμπαν εἴτε καὶ ψεύδονται κατὰ τι. τὸ μὲν γὰρ ἐν οἷς εἰρήκασι χωρίοις γίνεσθαι τινὰς ἐχιδνας ἀλυκὴν ἐχούσας τὴν σάρκα πιθανότατον εἶναί μοι δοκεῖ. συμμεταβαλλούσας γὰρ οἶδα ταῖς τροφαῖς τὰς τῶν ζώων σάρκας, οὐ μὴν ὡς οὐδὲν ἐστὶ γένος ἐχιδνῶν διψάδων ἀποφήνασθαι δύναμαι. τὸ δ' οὖν ἀσφαλέςστατον ἐστὶ φυλάττεσθαι τὰς ἐν τοῖς τοιοῦτοις χωρίοις ἐχιδνας θηρεῖν εἰς ἐδωδὴν ἢ φαρμάκου κατασκευὴν, ὁποῖόν ἐστι καὶ τουτὶ τὸ ἔνδοξον, ὃ καλοῦσιν ἅπαντες σχεδὸν ἰατροὶ θηριακὴν. Pour une étude plus complète sur Galien, les Marses et les vipères, on se reportera à l'article de

[224] Le rôle très particulier des serpents dans l'environnement montagneux et sauvage rend difficile une compréhension adéquate des liens qui devaient unir, dans l'esprit de certains auteurs anciens, la plante qui guérit, le lieu éloigné où on la trouve, et les animaux (sauvages) qui habitent ce lieu. Notre embarras est peut-être comparable à celui de Polyidos, qui, voyant un serpent s'approcher de Glaukos, qu'il devait guérir, crut d'abord devoir tuer l'inquiétant animal, avant d'en voir un deuxième venir, une herbe entre les dents, dans l'intention de soigner le premier. Cette herbe médicinale permet ensuite de soigner Glaukos⁴⁹. Le serpent garde toujours ce caractère certes dangereux mais aussi salubre, jusque dans le ciel des constellations, où Eratosthène le fait figurer entre les mains d'Asklèpios⁵⁰.

Au-delà des serpents, on trouverait une confirmation pour ainsi dire latérale de tout cela dans les nombreux textes qui évoquent les produits animaux en tant que modifiés par la pâture de telle ou telle plante, textes récemment étudiés par Suzanne Amigues dans une belle communication de notre réunion de Lyon⁵¹ ; j'ajouterai à ces textes un témoignage très bref issu de la *Dreck-Apotheke*. Lorsque Dioscoride parle des remèdes stercoraires, il suggère de boire, pour se purger d'un ictère, du vin accompagné d'excréments de chèvre, "surtout, dit-il, de chèvres de montagne⁵²."

On doit donc cueillir plutôt les simples, les *pharmaka* de montagne. La raison n'est pas qu'ils poussent dans un environnement préservé, mais qu'ils poussent dans un espace du sauvage où les animaux, notamment les serpents, sont présents. Il me paraît difficile de dire si la relation entre plantes et animaux est toujours dans le sens d'une sorte de contamination de l'animal par la plante, ou bien si à l'occasion les serpents [225] contaminent les plantes en retour, comme le texte de Dioscoride cité tout à l'heure invite à le penser. Mais ce qui me paraît certain, à l'issue de cette enquête, c'est que l'un des critères importants qui permet de déterminer l'intensité de la vertu médicinale de telle ou telle plante, et à l'occasion de toutes les plantes d'un lieu, c'est la présence d'animaux, surtout si ces derniers ont eux-mêmes des vertus médicinales, s'ils sont un poison ou un remède. Je ne sais pas s'il faut voir dans cette perception du voisinage entre l'animal et le remède, parfois voilée par les tentatives

Véronique Boudon ici même.

⁴⁹ Apollodore, *Bibliothèque*, III, 3. Dans d'autres traditions, c'est Asklèpios qui soigne Glaukos, de la même façon.

⁵⁰ Eratosthène : Pseudo-Eratosthenis *Catasterismi*, I, 6 ("R", ligne 6) in *Myth. graeci*, III, 1 (ed. Olivieri).

⁵¹ Elle y évoquait notamment l'enquête de Dioscoride dans les monts Vestiniens à propos des animaux ayant consommé des plantes purgatives, abondantes en ces lieux (*De mat. medica*, II, 70, 2) : S. Amigues, "Remèdes et poisons végétaux transmis à l'homme par l'animal", in I. Boehm & P. Luccioni, *Le médecin initié par l'animal, animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine*, Lyon, 2009.

⁵² Dioscoride, *De mat. medica*, II, 80, 1.

d'explication des philosophes de la nature, le reste de visions du monde très anciennes, archaïques, voire de pratiques chamaniques, comme certains ne manqueront pas de le penser.

Mais il m'a semblé qu'il y avait là un exemple propre à nous prémunir contre la tentation de croire que des pratiques ou des préférences semblables, à quelques siècles de distance, doivent avoir les mêmes raisons, entrer dans les mêmes systèmes. La matière, les paysages ou les formes du globe terraque, sont riches d'un sens que les hommes ne cessent de construire. Cependant, malgré des rencontres ou des permanences superficielles, les goûts, les décisions en faveur de telle ou telle façon de faire, sont toujours singuliers.

Bibliographie.

Amigues (S.), "Note sur l'"ellébore blanc" de Dioscoride, IV, 148" in *Revue de Philologie*, LXIII, 1 (1999), pp. 7-13 (= *Etudes de botanique antique*, pp. 177-184).

Amigues (S.), "Remèdes et poisons végétaux transmis à l'homme par l'animal", in Boehm (I.) & Luccioni (P.), *Le médecin initié par l'animal, animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine*, Lyon, sous presse.

Buxton (R. G. A.), "Montagnes mythiques, montagnes tragiques", in *Nature et paysage dans la pensée et l'environnement des civilisations antiques, actes du colloque de Strasbourg (11-12 juin 1992)*, Paris, 1996, pp. 59-68.

Chaniotis (A.), "Von Hirten, Kräutersammlern, Epheben und Pilgern : Leben auf den Bergen im antiken Kreta" in *Nature et paysage dans la pensée et l'environnement des civilisations antiques, actes du colloque de Strasbourg (11-12 juin 1992)*, Paris, 1996, pp. 91-107.

Clark (P. A.), "Landscape, Memories, and Medicine: Traditional Healing in Amari, Crete", *Journal of Modern Greek Studies* 20 (2002), pp. 339-365.

Delcour (D.), *Plantes et gens des Hauts. Usage et raison de la flore populaire médicinale haut-alpine* (= Les cahiers de Salagon, 9), Forcalquier, 2004.

Garreta (R.), *Des simples à l'essentiel. De l'herboristerie à l'aromathérapie, pratique et représentations des plantes médicinales*, Toulouse, 2007.

Larrère (R.) & de La Soudière (M.), *Cueillir la montagne*, Lyon, 1985.

Letoublon (F.), "Montagnes grecques : de la géographie aux représentations" in *Cause commune*, n° 3 (printemps 2008), pp. 151-158.

Mauduit (Ch.), *La Sauvagerie dans la poésie grecque d'Homère à Eschyle*, Paris, 2006.

Schmidt (A.), *Drogen u. Drogenhandel im Altertum*, Leipzig, 1924.